

FRAC

Citations et références

MATHIEU BRIAND, PEDRO CABRITA REIS, MARC CHEVALIER, TONY CRAGG, SEAMUS FARRELL, PIOTR KLEMENSIEWICZ, JOACHIM MOGARRA, MATTHIEU MONTCHAMP

FEUILLE
DE
SALLE



21.01.2017 >

25.03.2017

Vernissage :

Vendredi 20 janvier 2017 à 18h30

Horaires d'ouverture :

Du mardi au samedi de 14h00 à 18h00

Signataire d'une convention de partenariat en 2015, le Frac et la Municipalité de Saint-Raphaël se sont engagés à définir pour cinq ans un projet artistique et culturel dans les domaines de la diffusion et de la médiation de l'art contemporain. Ce programme comprend entre autres l'organisation d'expositions réalisées à partir d'œuvres de la collection du Frac ou de travaux d'artistes hors collection. La salle Raphaël devient ainsi un relais du Frac dans le département du Var. Cette convention a pour objet de définir les conditions d'organisation et de conception de ces actions sur le territoire de la Municipalité de Saint-Raphaël : expositions, prêts d'œuvres, actions de formation, accueil des publics, interventions d'artistes, réalisation conjointe de documents d'accompagnement des expositions et d'outils de médiation ou d'outils pédagogiques.

L'art est toujours le produit de l'époque qui l'a vu naître or les plasticiens intègrent souvent dans leur langage plastique celui de leurs prédécesseurs, afin de construire leur propre vocabulaire. Citer, c'est choisir et s'approprier des écritures, des formes fictionnelles ou poétiques comme autant d'outils de pensée et de lecture. Les artistes font donc souvent référence à un contexte qui les interpelle et citent des œuvres incontournables de l'histoire de l'art. Cela participe du processus créatif des plasticiens : découvrir, assimiler, s'approprier, puis créer à leur tour un langage personnel et novateur.

Reconnu comme un moyen d'apprentissage, la copie est d'abord employée à l'époque de la Renaissance comme une base à la formation artistique : il s'agit de se familiariser avec les œuvres de l'Antiquité et le savoir-faire des maîtres, avant de « digérer » ses connaissances, de poursuivre dans la lignée de ces illustres prédécesseurs sans jamais laisser transparaître ces emprunts.

Ces exercices de reproduction sont aujourd'hui détournés par de nombreux artistes, et la référence, notamment aux œuvres classiques, prend souvent l'apparence d'une confrontation plutôt que d'une imitation. Elle permet aux artistes de se reconnaître héritiers d'une longue tradition picturale, de rendre hommage aux créations passées pour mieux s'en affranchir et ainsi créer leur propre langage. S'instaure alors un dialogue entre les œuvres, un lien tangible de parenté nous permettant de remonter le fil de l'histoire de l'art. L'emploi de moyens plastiques différents comme l'introduction d'éléments nouveaux nous renseigne par exemple sur l'époque de l'œuvre, l'inscrit dans un contexte historique différent, approfondissant le sujet traité mais aussi le donnant à voir sous un angle nouveau. La citation prendrait-elle la forme d'un discours critique sur le rôle et la place de l'art dans la société ? Elle dénonce en tout cas le caractère instable de l'image et nous interroge sur le sens de la pratique artistique.

Se réapproprier le passé est aussi un moyen de le mettre à distance, de le désacraliser, à l'heure où les champs artistiques n'ont jamais été aussi décloisonnés. Les modes de production et de reproduction sont en effet à l'origine de nombreux questionnements pour les artistes contemporains, empruntant parfois leur vocabulaire au monde de l'industrie et à ces rebus, symboles d'une société actuelle décadente. Ce nouveau langage nous amène à penser l'œuvre d'art contemporain comme une « proposition artistique » qui pourrait être reproduite sans

perdre son authenticité, sa force résidant dans les questions qu'elle pose sur notre monde, sur notre inscription dans un territoire culturel, sur nous-même en somme.

Les citations et références artistiques peuvent donc être perçues à la fois comme une matière première et une nourriture intellectuelle qui agiraient comme une sorte de métalangage, c'est-à-dire un langage en décrivant un autre, nous permettant de décoder une création originale tout en reprenant le fil d'une réflexion déjà entamée par le passé.

L'exposition - par la variété des techniques et des supports : photographie, peinture, installation, matériaux divers - favorise une relation privilégiée aux œuvres et amène une relecture de l'espace d'exposition qui nous permet de les éprouver physiquement par la déambulation. Les œuvres sont ici une porte d'entrée, une ouverture sur le récit et la narration et sur différentes sources d'inspiration et de références. Les dialogues s'instaurent à plusieurs niveaux : celui du regard, de la mobilité, de la peinture... Nous sommes au cœur d'un huis clos, d'une actualité, à la fois témoin du passé, du présent, et porteur d'enjeux à venir.

1. Joachim Mogarra

Né en 1954 à Tarragone (Espagne). Vit et travaille à Montpeyroux (34)

La Montagne Sainte Victoire, 1985

Spiral Jetty, 1985

Sweet Merz, 1985

Joachim Mogarra réalise de petites mises en scènes, sortes de bricolages esthétiques qui interpellent d'emblée par la pauvreté des matériaux utilisés. Mais ce minimalisme étonnant porte un projet de grande envergure : introduire l'art dans le quotidien. En opérant une dissociation maximale entre le référent et l'objet utilisé, l'artiste réduit systématiquement la réalité à sa plus simple expression. Cette ressemblance captivante introduit, avec humour, une critique ludique et burlesque de nos repères culturels, souvent présentés avec gravité et sérieux. Par ce dénouement, il dénonce l'inanité de notre perception réaliste et nous invite à entrer dans un monde de fiction. L'artiste définit lui-même son art ainsi : "il ne s'agit pas tant d'injecter du banal dans l'art que de rendre compte de quelle manière la culture envahit mon quotidien".

Les œuvres La Montagne Sainte Victoire, Sweet Merz et Spiral Jetty participent à cette transfiguration. En s'inspirant respectivement des œuvres de Cézanne, Mario Merz et de Robert Smithson (Spiral Jetty, 1970), l'artiste en dégage des formes "primitives" et les insère dans son travail photographique. Joachim Mogarra dévoile un agencement précaire de matériaux insignifiants tel qu'un mètre de menuisier, quelques morceaux de sucres ou encore des épiluchures d'orange, se basant sur le principe de l'appauvrissement des objets et de leur mise en scène. Jeux sur la métamorphose des signes de notre civilisation, l'aspect humoristique de son travail résulte du décalage entre la réalité et son artifice.

2. Mathieu Briand

Né en 1972 à Marseille

Vit et travaille à Marseille et Paris

The Bicycle of the Day, 2009

Le travail de Mathieu Briand, à travers de nombreux médiums, nous interroge sur la perception spatiale et temporelle des objets. Ses installations ont pour vocation la création d'espaces intermédiaires, entre un monde imaginaire et onirique et une vision réaliste plus terre à terre. Il se joue des codes de l'histoire de l'art, déstabilise le spectateur et le confronte à son propre point de vue. Il mène en parallèle depuis 2008 un projet artistique expérimental intitulé « Et In Libertalia Ego » dans lequel s'entremêlent réel et fiction. Inspiré par un récit intitulé Libertalia relatant les aventures d'un pirate, le capitaine Johnson, il est parti à la découverte d'une île située près de Nosy Be, Madagascar, et y a fondé un atelier d'artiste collaboratif. A travers cette recherche autour de l'utopie, Mathieu Briand expérimente de nouvelles pratiques et explore d'autres territoires, avec toujours cette volonté de repousser les limites de la pratique artistique.

Réalisée dans le cadre d'une exposition en hommage à Albert Hofmann, « The Bicycle of the Day » est une sculpture composée d'éléments assemblés. Ce scientifique reconnu, à l'origine de la découverte du LSD, a expérimenté son produit lui-même lors d'une balade à vélo. Ce voyage mythique, auquel l'artiste fait allusion dans le titre de l'œuvre, est associé à deux symboles forts du travail de Marcel Duchamp, la roue de bicyclette de son premier ready-made ainsi que les « rotoreliefs », disques de cartons imprimés chers à l'artiste qui une fois en mouvement sur un tourne-disque reproduisent l'illusion du volume. Cette œuvre hybride nous invite dans l'imaginaire de l'artiste qui n'a de cesse de se jouer des codes de la perception sensorielle. A ce titre, il reprend les préoccupations de ce prédécesseur illustre sur les espaces pluridimensionnels, et notamment sur la quatrième dimension, en se les réappropriant.

3. Matthieu Montchamp

Né en 1979, Paris

Vit et travaille à Marseille

Ruine – Le Corbusier, 2011

Chandigarh#1, 2012

En explorant les différents champs de la peinture et du dessin, Matthieu Montchamp nous invite à voyager dans des espaces aux contours parfois inquiétants. L'univers du peintre nous apparaît comme un récit fantastique, où évoluent plusieurs éléments narratifs, à première vue sans lien apparent. Pourtant l'œil est invité à suivre un cheminement, un fil conducteur qui relève de l'association d'idées. Les toiles de Matthieu Montchamp peuvent en effet rappeler les cadavres exquis chers aux surréalistes, où une forme conduit à une autre, et où le monde du rêve et du paysage intérieur prend le pas sur une représentation réaliste des choses. Les objets, éléments organiques et maquettes architecturales de Matthieu Montchamp composent des puzzles remplis d'énigmes et de doubles sens, et sont aussi riches en références à la peinture classique du XVII^{ème} siècle. Matthieu Montchamp s'est d'abord réapproprié la figure de l'appelant, ce personnage regardant directement le spectateur pour l'inviter à pénétrer l'espace peint, en le substituant par des éléments abstraits. Creux, trous, éléments de mobiliers agissent alors comme des métaphores du corps et invitent le spectateur à plonger dans le tableau. Ces éléments figuratifs, sujets du récit, disparaissent lorsque l'on s'approche pour ne laisser apparaître que la matière, sorte d'illusion d'optique propre également à la peinture espagnole du XVII^{ème}.

Dans la série des ruines l'artiste insère dans son travail des d'architectures modernistes, et reproduit notamment la Villa Savoy et le palais de Chandigarh, un

bâtiment et une maquette restée à l'état de projet, tous deux conçus par Le Corbusier. Notre regard circule et se perd dans ces paysages sombres, propice à la dérive. Matthieu Montchamp associe ces constructions à une végétation arbustive à la manière des architectes, afin de compléter cet étrange décor et renforcer la notion d'échelle. Tous ces détails contribuent à la formation d'une trame narrative, où chaque élément a un rôle à jouer. En réhabilitant la figuration, l'artiste puise dans le vocabulaire de différents courants artistiques et crée son propre langage. Ses récits s'articulent entre eux, formant des cabinets de curiosités toujours plus riches en références.

4. Tony Cragg

Né en 1949 à Liverpool.

Vit et travaille à Wuppertal, Allemagne

The Hunter, 1989

Tony Cragg développe des formes à partir d'un langage organique, presque animal. La nature est prise comme modèle et mesure de l'activité créatrice mais les objets utilisés ne sont jamais naturels ; ils sont toujours conçus et constitués comme des matériaux, ici ce sont des moules qui donnent à la forme le statut de sculpture. Ce travail développe les strates que l'on peut trouver dans la nature, mais s'intéresse aussi aux rebus de notre société. Dans d'autres séries d'œuvres, Tony Cragg a ainsi détourné un grand nombre de déchets plastiques. Classés par typologies de formes et couleurs, ses sculptures constituent une sorte d'archéologie contemporaine.

The Hunter (Le Chasseur) met en espace et en scène non pas un sujet comme le laisse croire le titre mais une narration, un « après », le résultat d'une action dont l'agent (humain) est absent ou peut-être figuré par le seul élément vertical. Cette confusion du sujet se retrouve, entretenue par une similitude de forme et de matière, sur le plan de l'objet même qui semble hésiter entre plusieurs fonctions et représentations, comme arrêté dans une phase de transmutation. Le moule et les cavités apparentes donnent à voir une sculpture modulaire, qui semble nous interroger sur l'aspect métaphysique de l'art, et l'empreinte laissée par la nature.

5. Pedro Cabrita Reis

Né en 1956 à Lisbonne, Portugal

Vit et travaille à Lisbonne, Portugal

Una Casa in il muro, 1999

Le travail de Pedro Cabrita Reis aborde, à travers un large panel de médiums, la notion d'habitat et son inscription dans un territoire. Son langage plastique entretient une relation avec l'Arte Povera par l'emploi de matériaux de récupération, issus de notre quotidien comme du monde de l'industrie. L'artiste explore les champs du dessin, de la peinture, de la photographie et de la sculpture par le biais d'installations in situ où se mêlent matériaux bruts, éléments de mobiliers, et faisceaux lumineux. Il fait usage du néon à la manière de Dan Flavin, qui considère la lumière comme un élément graphique délimitant l'espace. Ce représentant incontournable de l'art minimal fut l'un des premiers à employer des tubes fluorescents comme matière première à la création. La lumière directe fonctionne alors comme un tracé au crayon déterminant les lignes de l'environnement dans lequel nous évoluons.

L'œuvre *Una Casa in il muro*, qui évoque une maison aux formes simples ou un abri de fortune, est constituée de bois et de matériaux d'étanchéité utilisés habituellement dans la construction. Cette structure en bois à l'apparence sommaire semble chargée de souvenirs, collectifs et individuels. Pedro Cabrita Reis relie en effet directement l'habitation à l'univers de l'intime, à notre volonté d'habiter l'espace, de se le réapproprier. En délimitant notre territoire, la maison (abri nécessaire et indispensable) devient un modèle symbolique dépeignant notre rapport au monde et à la nature qui nous entoure. L'œuvre, par l'utilisation de ces matériaux de construction fait référence à la précarité de certains habitats et aux logements de fortune de certains sans abris.

6. Marc Chevalier

Né en 1967 à Paris

Vit et travaille à Nice, Paris et Berlin

Sans titre, 2007

Le procédé a une importance capitale dans le travail de Marc Chevalier, qui s'interroge sur le sens de la création artistique. En s'intéressant à la signification des images que nous produisons il questionne la valeur des symboles, et leur poids dans la représentation mentale que nous avons des choses. Cette prise de recul autocritique, souvent humoristique, s'exprime par le détournement de différents médiums classiques tel que la peinture. Afin d'analyser l'acte de peindre, il a créé une écriture dans laquelle la matière première prend le pas sur le discours artistique. On pourrait considérer cette démarche comme proche de certains concepts modernistes, et des interrogations d'artistes tel que Malevitch sur l'abstraction et le monochrome, qui confère à la peinture une autonomie tant spirituelle que sensible par rapport au monde et à la réalité extérieure.

L'opposition entre la représentation et le réel est en effet au cœur de travaux comme la série de tableaux constitués d'adhésifs dans lesquels l'artiste élabore à l'aide de scotch de grands monochromes. Il reconstitue la texture picturale en déroulant sur un châssis et en y superposant des couches de ruban adhésif, il reprend et détourne le processus de stratification propre à la peinture. A ses yeux la matière est la seule réalité montrable, tout le reste est équivoque et donne à penser mais non à voir. Ces bandes superposées deviennent la métaphore d'une « réalité non formulable », des formes linéaires à considérer en soi, sans signification ni référence particulière.

7. Seamus Farrell

Né en 1965 à Londres

Vit et travaille à Paris

Spiral of Fez, 2008

Seamus Farrell effectue, à travers l'emploi d'objets modestes souvent récupérés, un travail en lien avec l'espace et la nature. L'environnement est au cœur de sa démarche, et se traduit par la réutilisation de l'existant et le recyclage de matériaux souvent délaissés. La récupération relève pour lui d'un engagement écologique fort, presque politique. Au-delà de ses questions sociétales, il effectue en parallèle une recherche constante sur l'évolution du corps dans un espace donné, la circulation et le mouvement constituant des éléments récurrents de son travail.

Seamus Farrell se joue aussi du vocabulaire visuel de l'art contemporain, en reprenant des éléments ayant une forte symbolique dans l'histoire de l'art. La forme en spirale de l'œuvre *Spiral of Fez* illustre parfaitement ce principe. En plus d'être un élément très présent dans la nature, ce motif renvoie à l'œuvre de Robert Smithson, *Spiral Jetty*. Icône du Land Art, cette œuvre monumentale inscrite dans le paysage américain est constituée de terre et de roche et semble relier les éléments naturels par un rituel sacré. La réinterprétation de ce motif par Seamus Farrell avec des portières de voiture n'est pas dénuée d'humour ; elle caricature le mouvement des déchets dans nos sociétés. L'œuvre a en effet été réalisée à Fez, Maroc, où les voitures européennes connaissent une seconde vie. Conçue dans le cadre d'un workshop ayant pour thématique le recyclage, elle comporte un double message : les fragments de tôles froissées forment un symbole proche de la barricade, et les vitres gravées de slogans véhiculent des messages à la fois politiques, publicitaires, ou encore scientifiques. Ces références multiples riches de sens évoquent le lien paradoxal entre l'engagement humain et le protectionnisme de nos sociétés.

8. Piotr Klemensiewicz

Né en 1956 à Marseille.

Vit et travaille à Marseille.

Sans Titre, 1991

Le travail de Piotr Klemensiewicz s'illustre par la récurrence. En effet, quelques motifs de prédilection apparaissent et réapparaissent soumis au jeu d'échelle, véritable langage de l'artiste. « Le réservoir d'eau est à l'échelle d'un meuble, la maison à celle d'un objet familier, et l'encrier à l'échelle d'un corps. L'idée est de placer le spectateur dans ce jeu d'échelle ». Sont-ils les symboles d'une recherche inassouvie d'identité ou un simple vocabulaire graphique ? La question reste ouverte. Mais tout le monde s'accorde à dire que l'artiste est avant tout un coloriste.

L'œuvre *Sans Titre, 1991*, est composée de soixante peintures miniatures, ordonnées sur quatre rangées horizontales. Chacun des motifs, peint sur des pochettes de Polaroid renvoie à l'imaginaire de l'artiste : damiers, figures géométriques, morceaux de murs, maisons, éléments d'architecture... Entre tous ces composants apparemment hétéroclites et volontairement simples se crée un jeu d'alliances, de couleurs et de sens, caractéristique des recherches de l'artiste sur les formes et leur déclinaison. Ces soixante variations d'espaces traduisent l'intérêt de l'artiste pour le volume qui permet ici de construire et de structurer l'espace en jouant de la complémentarité et des suites de modules. En réutilisant ces rebus photographiques que sont les enveloppes Polaroid, Piotr Klemensiewicz établit un dialogue entre la pratique artistique, ici la peinture, et les champs d'expression de la société contemporaine dont la photographie. L'artiste s'intéresse de manière régulière dans son travail au rapport entre le fond et le motif. Les enveloppes, qui rappellent la silhouette de maisons couchées, forment une sorte de planche contact et nous interroge sur le sens des images et la représentation du réel.

Recherches documentaires et rédaction des notices : Clémence Plantard, stagiaire au Frac

INFORMATIONS PRATIQUES

Du 21 janvier au 25 mars 2017

Du mardi au samedi, de 14 h 00 à 18 h 00

Centre Culturel Salle d'exposition Raphaël Place Gabriel Péri 83700 SAINT RAPHAEL

Renseignements 04 98 11 89 00

Entrée libre

Vernissage le vendredi 20 janvier à 18h30.

Médiations adultes :

21/01 et 18 /02/2017 de 14h00 à 16h00, 17/03/2017 de 18h00 à 20h00.

Gratuit, sur inscription : s.bergeron@ville-saintraphael.fr

Médiations jeune public :

28/01 et 4/03/2017 de 14h00 à 15h30 ; 8/02 et 15/03/2017 de 14h00 à 15h30 ; stage du 15 au 17/02/2017 de 10h00 à 11h30.

Gratuit, sur inscription : e.troncy@ville-saintraphael.fr

Responsable exposition :

Sophie Bergeron 04 94 19 88 47

s.bergeron@ville-saintraphael.fr

Contact Fonds régional d'art contemporain Provence-Alpes-Côte d'Azur :

France Paringaux 04 91 90 29 49

france.paringaux@fracpaca.org

Contact presse :

Vincent Icard 04 94 82 64 18

v.icard@ville-saintraphael.fr